

JEAN DE BOURGOGNE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR MM. GALOPPE D'ONQUAIRE ET PITRE-CHEVALIER,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 7 février 1846.

8

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.

LE DUC LOUIS D'ORLÉANS.....
LE DUC DE BOURGOGNE.....
LE SIRE DE CANNY.....
BOISBOURDON.....
ÆNEAS.....
MARGUERITE.....
VALENTINE DE CANNY.....
SEIGNEURS DE LA COUR, HOMMES D'ARMES DU DUC DE BOURGOGNE.

Acteurs.

MM. LEROUX.
BEAUVALIET.
MAUBANT.
RICHÉ.
FONTA.
Mmes VOLNYS.
RIMBLLOT.

La scène est à Paris, en 1407. Les deux premiers actes, hôtel Saint-Pol ; troisième, chez le duc de Bourgogne.

ACTE PREMIER.

Un salon de l'hôtel Saint-Pol. — Les portes sont garnies de portières, les murs ornés de portraits voilés par des tentures qu'on doit facilement tirer. — Meubles du quinzième siècle. — Au lever du rideau, Æneas fait le portrait de Mme de Canny, qui est masquée et à demi couchée sur un lit de repos. — Sur une table, à gauche de l'acteur, est posée une boîte de velours.

SCÈNE I.

Mme DE CANNY, ÆNEAS, LE DUC LOUIS.

LE DUC, entrant, à la cantonade. [verre.
Très bien !... je suis à vous, qu'on remplisse mon
Cueux aux Armagnacs, à Charles six, mon frère.

(A Mme de Canny.)

Quant à moi, vous voyez, je vous reviens toujours:
Bacchus doit avoir tort, quand parlent les amours.

(A Æneas qui peint.)

Ma foi ! maître Æneas, vous êtes un grand homme
Et vous avez vaincu tous les peintres de Rome.

Si jamais j'étais roi, je ferais sénéchal
L'auteur d'un tel portrait... Quant à l'original,
L'en ferais une reine.

Mme DE CANNY, toujours masquée.

On dit qu'une couronne
Est bien lourde... et mon cœur ne l'envie à per-
LE DUC. [sonne.

Offerte par l'amour, vous pourriez l'accepter,
Et je vous aiderais, ma belle, à la porter...
Alors, à tous les yeux dévoilant ce visage,
Dont un masque jaloux cache la douce image,
Vous pourriez, sans frayeur, garder la royauté
Décernée à la grâce ainsi qu'à la beauté.

Mme DE CANNY.

Monseigneur est galant.

LE DUC.

Non, mais je suis sincère.
Voici maître Æneas, un artiste sévère,
Qui dira comme moi.

Tous vos joyeux amis réclament à leur tour
 Un peu de ces instans que leur vole l'amour :
 Bien plus sages que vous, prenant Bacchus pour
 Leur coupe est toujours pleine et leur cœur tou-
 jours vide.
 Ils savent qu'ici bas oublier... c'est jouir,
 Et leur philosophie est celle du plaisir.
 (Nouveaux cris dans la coulisse.)
 On attend monseigneur.

LE DUC.

Essayons donc encore ;

Chassons le souvenir de celle que j'adore,
 Et, puisque mon bonheur est un songe effacé,
 Soyons sage comme eux... oublions le passé.
 (Il sort.)

SCÈNE VI.

CANNY, seul.

[suffire ?...]

Quel homme !... A tout cela comment peut-il
 Sa tête embrasse tout... nul ne sait mieux conduire
 Les arts, la politique, et la gloire et l'amour ;
 Il gouverne de front vingt affaires par jour :
 Le matin, au conseil, et le soir, à la paume,
 Du pauvre Charles six, il mène le royaume,
 Et console sa femme...

(Soulevant le rideau d'un portrait.)

Il a là son portrait.

(Regardant celui de sa femme.)

Mais quel est celui-ci sous son masque discret ?
 J'ai beau chercher son nom et me creuser la tête...
 Je ne puis deviner la nouvelle conquête...
 Mais, bah ! n'y pensons plus, je le saurai toujours,
 Le duc ne masque pas bien long-temps ses amours.
 (Il va pour sortir, et s'arrête à la porte latérale, quand
 les autres arrivent sans le voir.)
 Mais quel est ce tapage ?...

(Il recule vers la porte latérale.)

SCÈNE VII.

LE DUC, BOISBOURDON, CANNY, caché,
 SEIGNEURS.

BOISBOURDON, entrant.

Allons, c'est une histoire !

LE DUC.

Boisbourdon est toujours incrédule après boire.

BOISBOURDON.

De vrais portraits ?

LE DUC.

Ici vous allez les trouver.

Et l'on n'avance rien qu'on ne puisse prouver.

CANNY, à part. [prudence...]

Ils parlent de portraits... qui sait ?... une im-
 Un mot... Écoutons-les.

(Il se cache derrière une portière.)

LE DUC.

Messeigneurs, du silence !

D'abord, sommes-nous seuls ?... Bien ! Canny
 [n'est plus là ?...]

Nous n'avons pas besoin de témoins pour cela.

BOISBOURDON. [taire.

Oh ! mais c'est magnifique !... un boudoir soli-
 Nous ne connaissons pas ce galant sanctuaire,
 Dont la porte est fermée à vos meilleurs amis :
 Les hommes, je le vois, n'y sont jamais admis.

LE DUC.

Je crois que contre vous j'ai gagné ma gageure !

BOISBOURDON.

Un instant, s'il vous plaît, il faut voir la peinture :
 C'est un point convenu.

LE DUC.

Vous y tenez, vraiment ?

Eh bien donc, commençons... par le commence-
 (Il tire le rideau du premier tableau.) [ment :

Le numéro premier... (Pour qu'on les reconnaisse,
 Nous vous dirons les noms.) Madame la comtesse...

BOISBOURDON.

Oh ! parfait !... c'est frappant !...

LE DUC.

C'est bien elle, je crois ?

BOISBOURDON.

Pourquoi dire son nom ?... c'est madame de Blois.

LE DUC.

Femme d'un bon mari, dont l'heureuse vieillesse !
 Voltige, en vrai zéphyr, de prouesse en prouesse,
 Et qui, criant partout ses amours sur les toits,
 Raconte à tout venant ses prétendus exploits.

(Tirant un deuxième rideau.)

Numéro deux...

BOISBOURDON.

Eh ! mais c'est ma belle cousine !

LE DUC, continuant.

Madame d'Alençon ; intraitable héroïne,
 Qu'on appelle, à bon droit ; le dragon de vertu...
 Pendant deux jours entiers j'ai, ma foi, combattu !

BOISBOURDON.

Ça ne m'étonne pas ; elle est de la famille,
 Et la vertu, chez nous, passe de mère en fille.

LE DUC, même jeu.

Messieurs, numéro trois !... Madame de Mercure
 Que j'aimai par devoir bien plus que par amour.
 Son mari parcourait la Méditerranée,
 Et comme il soignait mieux Bellone qu'Hyménée,
 Tandis qu'il s'illustrait sur les bords de Tunis,
 J'ai voulu lui solder la dette du pays.

BOISBOURDON.

C'est d'un bon citoyen, l'on doit vous en absoudre,
 Et les lauriers d'ailleurs, préservent de la foudre...

(Designant la miniature sur la table.) [cret ?

Quel est donc celui-ci ?... quelque amoureux se-

Sans respect pour son nom, sans pitié pour son
[mal,

Il meurt dans une chambre indigne d'un vassal.

Assise près de lui, seule, une pauvre fille
Lui tient lieu de sujets, de gardes, de famille,
Et contemple en pleurant le lugubre destin
De ce flambeau royal que votre souffle éteint...

Alors, l'œil égaré, se soulevant à peine,

D'une voix affaiblie il appelle la reine :

« Pitié ! murmura-t-il ; m'entendez-vous enfin ?... »

« Pitié !... je vais mourir... Isabelle, j'ai faim ! »

Puis me reconnaissant : « Et toi, que viens-tu
[faire ?

» Armagnac et Bourgogne, eh quoi ! toujours en
[guerrel

» Quand donc serez-vous las et de sang et de
[pleurs ?

» Laissez mon trône vide et mon lit de douleurs ;

» Fuyez, fuyez tous deux, ennemis implacables !

» Laissez-moi seul ici : vos bras imp toyables

» Du sang de mes sujets sont encore tachés... »

» Allez ensanglanter vos villes, vos duchés,

» Mais, du moins, respectez ma profonde misère

» Et ne me troublez point à mon heure der-
[nière !... »

Puis, faisant un effort, il étendit la main

En répétant tout bas : « Isabelle !... j'ai faim !... »

Alors, je fus ému, je sentis dans mon âme
Pénétrer cette voix qui nous jetait le blâme.

Cette voix, mon cousin, qui me parlait de vous,

M'éclaira sur le sort qui nous menace tous.

J'ai quitté le palais, en faisant la promesse

D'abjurer entre nous toute humeur vengeresse,

De revenir tous deux près de ce lit de mort,

Oublier le passé dans un commun accord ;

Je remplis mon serment et parle avec franchise.

Oui, quel que soit l'effet de ma noble entreprise,

La paix entre nous deux est mon plus vif espoir,

Et j'ai du moins, pour moi, d'avoir fait mon de-
LE DUC. [voir.

Parbleu ! monsieur le duc, vraiment je vous ad-
[mire !

Vous désirez la paix... Et pour mieux la pres-
[crire,

Dix mille Bourguignons apportent le traité.

Je trouve le moyen rempli d'urbanité !

Le peuple de Paris aime le bruit de guerre ;

Vous avez espéré qu'une fête guerrière

Pourrait, ainsi qu'à moi, plaire à mes partisans,

Et Bourgogne, je vois, veut flatter Orléans,

Mais... il se peut, cher duc, qu'usant de repré-
[sailles,

Mes bourgeois, vous voyant campés sous leurs
[murailles,

Pensent devoir bientôt vous rendre les honneurs,

En allant visiter vos courtois voyageurs.

JEAN.

De grâce, laissons là nos anciennes querelles ;

Mes soldats ne sont point des bandes de rebelles ;

Leurs armées en ces lieux n'apportent pas la mort :
Gardons-nous d'éveiller le passé qui s'endort...

Et tenez... croyez-moi, parlons tous deux sans
[crainte ;

Soyons de bonne foi ; bannissons toute feinte ;

Assez et trop long-temps un aveugle courroux

A jeté, mon cousin, la discorde entre nous,

Et je veux, le premier, agir sans défiance...

Je voyais sur le trône un prince sans puissance,

Un monarque sans sceptre, un roi sans royauté,

Sans appui, sans raison, mourant, persécuté ;

Je voyais près de lui la femme qu'il fit reine,

Au lieu de relever la grandeur souveraine,

Se parer des lambeaux de cette royauté,

Croyant voler ainsi son impudicité ;

De ce peuple sans chef je sondais la ruine.

La discorde civile et bientôt la famine

Frappaient du même coup et ce peuple et ce roi :

J'entendis leurs sanglots qui montaient jusqu'à

Alors, je l'avouai, l'amour de la patrie, [moi.

Eveillant la pitié dans mon âme attendrie,

Contre vous, contre tous, m'inspira de marcher,

Et j'apportais la guerre ou venais la chercher.

LE DUC.

Et de quel droit enfin ?...

JEAN.

Du droit que Dieu lui-même

Confère aux opprimés dans un moment suprême :

Du droit qui change tout... même la royauté,

Quand la royauté meurt avec la liberté !...

Mais l'aspect de ce roi, dont la voix prophétique

Prédit si hautement la misère publique,

M'a juré pour vous, pour moi, pour ses sujets,

Et change tout à coup mes violents projets :

Je suis venu vers vous, fort de ma conscience ;

Je dépose à vos pieds ces pensers de vengeance,

Qui brisèrent jadis nos mutuels sermens,

Et viens sacrifier mes propres sentimens...

Mes soldats, je le vois, vous portent de l'ombrage...

Eh bien ! ils vont partir : je demeure en otage ;

Ainsi qu'aux meilleurs jours, je reste seul ici.

En un mot, Jean-sans-Peur est à votre merci...

Et, si l'on me trahit, s'il me faut une égide

Pour protéger, plus tard, ma retraite intrépide,

J'aurai, pour traverser le camp de vos guerriers,

Mon honneur... le plus fort de tous les boucliers !...

Et maintenant, cousin, voici ma main.

LE DUC, la lui donnant.

J'accepte !...

JEAN.

Tous partiront ce soir.

LE DUC.

Mais cependant, j'excepte,

Parmi les étrangers qui vous ont escorté,

Ceux qui sont de Paris par leur droit de beauté.

(Regardant Marguerite.) [àme

D'ailleurs, les traits d'amour dont ils percent notre

Nous atteindraient de loin comme de près, ma-

[dame.

(A Jean-sans-Peur.)

Vous permettrez du moins que je sois désormais
Son chevalier d'honneur en gage de ma paix.

JEAN.

Je suis franc et loyal en amour comme en guerre :
Soyez son chevalier... madame en sera fière
Et moi reconnaissant .. Maintenant, sans retard,
Je vais de mes soldats ordonner le départ.

(Il sort suivi de Canny, de Mme de Canny et de ses
hommes d'armes.)

SCÈNE III.

LE DUC, MARGUERITE.

LE DUC.

Enfin !... nous sommes seuls, et combien leur pré-
A doublé mon martyre et mon impatience ! [sence
Marguerite, c'est vous !... Lisez-vous dans mon
cœur ?

Avez-vous deviné l'excès de mon bon bonheur ?

MARGUERITE.

Je le comprends, Louis... je l'éprouve moi-même !..

LE DUC.

Oh ! mais je te revois !... je puis dire : Je t'aime !
Toi, répète-les-moi ces mots délicieux,
Dont mon cœur a gardé l'écho mystérieux.

Dis-moi, comme autrefois, aux beaux jours de l'en-
fance,

Que tu n'as point perdu si douce souvenance.
Dis-moi que tu m'aimais, que tu m'aimes encor...
Et que je puis bénir mon rêve aux ailes d'or.

MARGUERITE.

J'ai gardé comme vous ces souvenirs d'enfance,
Temps heureux où nos cœurs s'enivraient d'es-
pérance ;

J'ai rêvé, comme vous, à ces jours si joyeux [deux
Où, sous l'œil maternel, nous nous aimions tous
Hélas ! enfans encor, nous sentions dans notre âme
Ces rayons de bonheur, cette céleste flamme
Dont le reflet toujours dore mon souvenir...

Et nous nous aimions trop pour craindre l'avenir...

LE DUC.

Qu'importe l'avenir !... Te voici, Marguerite,
Et le passé pour nous, maintenant, ressuscité.
Laisse-moi, comme alors, encor t'ouvrir mon
cœur,

Te dire mon espoir, mon rêve, mon bonheur...
Rien n'égale aujourd'hui mon amour, mon délire,
Et c'est plus que t'aimer, que pouvoir te le dire !

MARGUERITE.

De l'amour !... Monseigneur, vous avez oublié
Que Dieu ne nous permet, hélas ! que l'amitié...

LE DUC.

Et qui donc peut ainsi changer nos destinées ?
Ces fleurs de mon printemps, qui donc les a fanées ?

Ah ! vous ne m'aimez plus !... Un autre a volé
cœur,

Et je comprends enfin qu'un rêve est une erreur !

MARGUERITE.

Hélas !

LE DUC.

C'est cet époux, dont l'âme politique
Étend jusque sur vous son humeur despotique,
Et fait du mariage une raison d'État,
Traitant comme un vassal, l'hymen, en potentat.
Oni, nous voilà bien tous, injustes que nous som-
mes :

Les femmes, selon nous, sont esclaves des hommes.
Quand nous nous marions, nos cœurs éteints, flé-
tris,
Sont moins des cœurs d'amans que des cœurs de
maris.

Nous avons tout usé : plaisir, amour, jeunesse ;
A trente nous avons presque atteint la vieillesse,
Et notre tyrannie exige, sans pitié,
Un amour virginal... pour un peu d'amitié !

MARGUERITE.

Louis !..

LE DUC.

Oh ! je le sais... Mais sa fougue guerrière
Pourra mieux s'exercer dans une autre carrière.
Et s'il faut des combats à cet ambitieux,
Je saurai lui fournir un champ plus glorieux.
Je laisserai ce bras qui vous tient enchaîné.

MARGUERITE.

Il est trop tard, Louis, telle est ma destinée !

LE DUC.

Eh bien ! moi, je serai plus fort que le destin :
Qu'un de nous y périsse et cède le terrain !

MARGUERITE.

O voyage fatal !... Pourquoi suis-je venue !

LE DUC.

Tout mon passé renait et s'éveille à ta vue.

MARGUERITE.

Monseigneur, laissez-moi !... vous me faites frémir !

LE DUC.

Quand je parle d'amour, eh quoi ! tu veux me fuir ?

MARGUERITE.

Fuir !... Eh bien ! je le dois... C'est Dieu qui vous
Où, vous avez bien fait, monseigneur, de le dire.
Je quitterai ces lieux dès demain, dès ce soir...
Malheureuse, il est vrai, mais fidèle au devoir.

LE DUC.

Arrêtez !... Quoi ! partir ; fuir déjà ma présence,
Et m'infliger encor les tourmens de l'absence !...
Marguerite, jamais !... Je m'attache à tes pas,
Dusses-tu me haïr, tu ne partiras pas.

MARGUERITE.

Oh ! calmez ce transport !... On vous entend peut-
Grâce pour moi, pour vous... S'il venait à paral-

LE DUC.

Qu'il vienne !... je crains peu son aveugle fureur.

MARGUERITE.

Laissez-moi vous quitter, fuir avec ma douleur...

SCÈNE V.

CANNY, puis JEAN-SANS-PEUR.

JEAN, s'arrêtant sur le seuil.

Eh bien ! mon beau cousin n'est plus ici, messire ?

(Il va pour sortir.)

CANNY. [vous dire.

Non... mais j'ai, monseigneur, quelque chose à

JEAN, s'arrêtant.

A moi ?

CANNY.

C'est un secret que je dois révéler.

JEAN, souriant.

Un secret?... j'y consens, et vous pouvez parler.

Expliquez-vous; voyons!... dépêchez, je vous

CANNY. [prie.

J'en demande pardon à votre seigneurie...

Je veux lui ménager, avant que de parler,

Le coup qui, comme moi, pouvait vous immoler.

JEAN.

Et qui donc, contre nous, en ce moment conspire ?

Mais parlez donc enfin, et que voulez-vous dire ?

CANNY.

Qu'en effet on conspire aujourd'hui, monseigneur.

JEAN, avec dédain.

Pour prendre le pouvoir ?...

CANNY.

Pour prendre votre honneur.

JEAN. [te dis-je !

Mon honneur?... Par l'enfer !... tu mens, tu mens,

CANNY.

Écoutez seulement, et, si je vous afflige,

Ne vous emportez pas, de grâce, monseigneur ;

Pardonnez-moi : le trait a passé par mon cœur...

Daignez donc, s'il se peut, m'entendre sans colère.

(Jean-sans-Peur s'assied.)

Madame de Hainault, votre épouse bien chère,

Est digne, à tous égards, de votre attachement ;

Et, pour elle, on connaît tout votre dévouement.

Ses charmes, ses vertus, son nom et sa jeunesse

Méritent, monseigneur, la profonde tendresse

Dont l'entoura toujours votre fidélité :

C'est un droit légitime acquis par sa beauté.

JEAN, se levant.

Eh bien ?

CANNY, vivement.

Que feriez-vous à l'homme assez infâme

Pour oser convoiter le cœur de cette femme ;

A l'homme qui, tout haut, parlant de son bonheur,

Affiche son amour et votre déshonneur ?...

JEAN, le saisissant par le bras.

Malheureux !... hâte-toi ; rétracte ce langage

Où prouve le mensonge avec un témoignage.

Souviens-toi qu'un seul mot décide de ton sort ;

Réponds, réponds, va-t'en ! c'est la vie ou la mort.

CANNY.

Répondez, monseigneur, et je réponds moi-même.

Voyons : que ferez-vous à cet homme qui l'aime ?

JEAN.

Je le tuerais !

CANNY.

Oui... mais, si ce vil séducteur

Était... votre cousin ?... alors, votre fureur...

JEAN.

Surtout si c'était lui !... je le tuerais, l'infâme !...

Mais la preuve, la preuve !

(Canny lui donne la lettre du duc.)

Adressée à ma femme !...

CANNY.

Écrite par le duc, comme vous l'allez voir.

(A part, pendant que Jean-sans-Peur lit.)

Il l'ouvre !... maintenant, il est en mon pouvoir !

(Haut.)

Vous avez une preuve... en voulez-vous une autre ?

(Montrant le médaillon.)

Regardez...

JEAN.

Un portrait !

CANNY.

Une femme : la vôtre.

Et les amis du duc, avant vous, l'ont pu voir

Affiché votre honneur aux murs de son boudoir.

JEAN, après une pause.

Messire de Canny, d'où vous vient cette lettre ?

CANNY.

Le duc lui-même, ici, vient de me la remettre.

JEAN. [donner ?

Et... quand... à l'autre, vous, deviez-vous la

CANNY.

Aujourd'hui : car le duc vient de me l'ordonner.

JEAN.

Reprenez cette lettre : il faut qu'elle la lise ;

Il faut que nous sachions si son cœur autorise

Tant d'infamie enfin et de témérité :

Je veux connaître ainsi toute la vérité ; [plice :

Car c'est peu d'un cadavre, il me faut son com-

Je les tuera tous deux, et, pour dernier supplice,

Ne voulant pas briser un lien aussi beau,

Mon pied les poussera dans le même tombeau.

CANNY.

A votre ordre, à l'instant, prince, je vais me rendre.

JEAN.

La réponse !... et bientôt je viendrai la reprendre.

CANNY.

Monseigneur, je le crois, n'attendra pas long-temps,

Car le duc, en amour, épargne les instans.

JEAN, revenant sur ses pas.

Mais ce cachet rompu nous trahira peut-être.

CANNY.

Reposez-vous sur moi : je vais sceller la lettre ;

Le scrau de monseigneur est là, sur ce tapis.

CANNY, bas.
A minuit, le signal sous la grande fenêtre:
Elle consent.

LE DUC.
Enfin!

CANNY.
Elle vous ouvrira.
(Le duc va rejoindre Jean-Sans-Peur.)

LE DUC, à part.
Je pourrai le revoir!...
JEAN, bas, à Canny.
Eh bien donc?...

CANNY, bas.
Il ira!
(Le duc et Jean-sans-Peur sortent par le fond, et Canny par la porte latérale.)

ACTE TROISIÈME.

Hôtel d'Artois. — Chambre de Marguerite. — La fenêtre principale est au fond; en l'ouvrant, on aperçoit un balcon et la vue de Paris, avec un effet de nuit. — Porte à droite et à gauche.

SCÈNE I.

MARGUERITE, M^{me} DE CANNY, assises à une table.

M^{me} DE CANNY.
Mais tous ces plaisirs-là, madame la duchesse, De la cour de Dijon font une forteresse... Un mari qui toujours vous garde auprès de lui!... Nos dames de Paris y périraient d'ennui... Pas un seul chevalier dont l'aimable vaillance, Puisant dans vos beaux yeux toute sa confiance, Vienne dans un tournoi s'armer en votre honneur, Et dépose à vos pieds la palme du vainqueur! Pas de chasse au faucon, de bal, de sérénades!... Quoi! jamais dans les bois de douces promenades Où pages et seigneurs chevauchent si gaiement!... Mais c'est un cloître affreux qu'un tel isolement!

MARGUERITE.
Et, tout triste qu'il est, ma pauvre Valentine, J'aime encor mieux Dijon où le sort me confine. Je veux y retourner et quitter cette cour; Et je voudrais déjà qu'on parlât du retour.

M^{me} DE CANNY.
Eh quoi! quitter Paris, quand des fêtes brillantes, Quand partout sous vos yeux, des surprises galantes [les] Vont créer chaque jour des spectacles charmants, Et de votre séjour marquer tous les moments?

MARGUERITE.
Écoute, Valentine, et descends dans ton âme, Avant de m'accuser...

M^{me} DE CANNY.
Vous accuser, madame?... Ah! je plains bien plutôt le sort de vos amis, Qui comptaient vous garder... car vous l'aviez promis.

MARGUERITE. [més.
Tu m'aimes, je le sais, comme aux jours de l'en- Et tu ne voudrais pas trahir ma confiance. [fance, Je puis, n'est-il pas vrai, te parler sans détour?... L'amitié, Valentine, est la sœur de l'amour.

M^{me} DE CANNY.
Oh! parlez sans frayeur... oui, versez dans mon âme Le poids de vos secrets... Comme vous je suis [femme; J'ai, comme vous, hélas! mes peines, mes plaisirs; Et mon cœur a compris la joie et les soupirs... Celui que vous aimez..

MARGUERITE, vivement.
Que dis-tu, Valentine?
Ai-je dit que j'aimais?

M^{me} DE CANNY.
Non... mais je le devine.
Quand on souffre à notre âge, on se trahit tous [jours... Les pleurs qu'on veut cacher sont des larmes d'a- MARGUERITE. [mours.

Eh bien!... oui, tu le vois, je me trahis moi-même: Je combats vainement; c'est un crime, mais j'aime! Cet amour, j'ai voulu le chasser de mon cœur, Et mes efforts n'ont fait qu'augmenter son ardeur. Cet amour, Valentine, il date de l'enfance; Il est de mon passé la plus douce croyance... Je me souviens encor de ces moments heureux Où ma mère, en secret, souriant à nos vœux, Avec *lui* me guidait au pied du sanctuaire. Là, tous trois à genoux dans l'ombre du mystère, Ma mère, devant Dieu, joignait nos faibles mains, Et prenait à témoins les anges et les saints. Cet enfant, cet ami, je l'aimais comme un frère, Et c'est sans le savoir qu'un jour, dans ma prière, Son nom que je n'osais prononcer qu'à genoux, Se plaça sur ma lèvre ainsi qu'un nom d'époux... Puis, ma mère mourut!... Tu sais ma destinée: Je restai seule, hélas! victime abandonnée; On sépara nos cœurs qu'elle devait unir, Et j'ai gardé l'amour avec le souvenir.

M^{me} DE CANNY. [dame.
Oui, je comprends trop bien votre douleur, ma- L'amour est un foyer dont l'éternelle flamme Dévore sourdement la paix de nos deux cœurs... Comme vous, en secret, j'ai versé bien des pleurs,

MARGUERITE.

Oh ! je te plains alors...

M^{ME} DE CANNY.

Nous pleurerons ensemble,
Puisque le même sort ici bas nous rassemble :
C'est consoler le cœur que de dire ses secrets.

MARGUERITE.

Les blessures du cœur ne guérissent jamais !...
Je le sais maintenant, et ma folle imprudence
A compté vainement sur l'effet de l'absence :
Je me croyais plus forte et plus calme aujourd'hui...
Mais ici le péril m'attendait près de lui.

M^{ME} DE CANNY.

Ici !

MARGUERITE.

Le voir, l'entendre et lui parler sans cesse ;
Voir briller dans ses yeux cet amour qui l'opresse ;
Feindre l'indifférence, alors que, malgré moi,
Je tremble, en l'écoutant, de bonheur et d'effroi ;
Chasser mes souvenirs, me combattre moi-même ;
Vouloir ne pas l'aimer, quand je sens que je l'aime.
Ah ! c'est trop Valentine, et déjà tu comprends
Que je serais coupable en restant plus long-temps.

M^{ME} DE CANNY. [grâce !...]

Ici !... Mais quel est-il ?... Oh ! parlez donc de
Qui pourrait jusqu'à vous élever son audace ?
Une fille de roi ne peut aimer qu'un roi,
Un prince, un grand comme elle...

MARGUERITE.

Il est autant que moi...

C'est le duc...

M^{ME} DE CANNY.

Ah !... parlez !... Rester serait un crime,
Vous devez écouter ce remords légitime :
Madame, il faut partir, malgré votre douleur,
Vous ne pouvez rester, sans forfaire à l'honneur...
Monseigneur !... Oh ! mais... lui... sa tendresse est
[éteinte !...
Parlez... mais, parlez donc : dites-moi tout sans
Achevez ce secret, et je le garderai. [crainte.
Il ne vous aime plus, dites ? n'est-il pas vrai ?

MARGUERITE.

Il m'aime cent fois plus... Tu pleures, pauvre
M^{ME} DE CANNY, à part. [amie !...
Je n'avais pas encore connu la jalousie !

MARGUERITE.

Ah ! tu comprends mon mal... tu plains mon
M^{ME} DE CANNY. [cœur... merci !...
Vous allez tout savoir... plaignez-moi donc aussi.
(En voyant entrer Jean-sans-Peur, elles se lèvent.)

SCÈNE II.

M^{ME} DE CANNY, MARGUERITE, JEAN-SANS-PEUR.

MARGUERITE.

Vous ici, monseigneur ?... Je croyais Votre Altesse...

JEAN.

Mais j'ai changé d'avis, madame la duchesse.

MARGUERITE.

Vous deviez présider dans le conseil du roi ?...

JEAN.

Votre cousin, ce soir, présidera pour moi.

(Valentine s'incline et sort.)

SCÈNE III.

JEAN-SANS-PEUR, MARGUERITE.

JEAN, à part, regardant sa femme.

Tranquille et sans remords... elle attend, elle es-
Infamie !... et son cœur caresse l'adultère (père...
Où sa sécurité se plonge sans horreur,
Comme si la vertu protégeait sa candeur !

MARGUERITE.

Vous aviez, monseigneur, quelque chose à me
A votre volonté je suis prête à souscrire. [dire ?...]

JEAN.

Mais, oui, j'ai longuement à causer avec vous.

MARGUERITE.

Pour moi, vous obéir est un devoir bien doux.

JEAN.

Vraiment !... essayez-vous...

(Hautement.)

Essayez-vous, vous dis-je.
Regardez-moi, madame, et songez que j'exige
Que vous me répondiez à l'instant même... ici.

MARGUERITE.

C'est la première fois que je vous vois ainsi.

JEAN.

Madame de Hainaut, avez-vous souvenir
Du jour où, vous donnant mon nom, ma confiance,
J'eus ce titre d'époux, qu'un pape a consacré ?...
Savez-vous ce qu'à Dieu votre bouche a juré,
Ce jour, où, devant tous, à l'autel, immobiles,
Noustentions nos deux mains sur les saints évan-
[giles ;

Ce jour, où je vous fis, devant tout l'univers,
Baronne de Donzy, comtesse de Nevers,
Duchesse de Bourgogne ?...

MARGUERITE.

Oh ! monseigneur !...

JEAN.

Madame,

Répondez !...

MARGUERITE, tremblante.

Devant Dieu, comme au fond de mon âme,
Je vous ai, monseigneur, promis fidélité :
J'ai juré d'obéir à votre autorité,
D'être soumise en tout aux lois de Votre Altesse...
Et... depuis, comme alors, j'ai tenu ma promesse.

JEAN.

Je ne demande pas ce que vous avez fait ;
Mais quels sont vos sermens ?...

MARGUERITE.

Je le dis... en effet,

Je n'ai jamais cessé de vous être soumise;
Et vous me permettez de paraître surprise
De lire dans vos yeux tant de sévérité...
En quoi donc, monseigneur, ai-je démerité ?...

JEAN. [guerite,

En quoi ?... Mais pour gagner votre amour, Mar-
Un peu de cet amour, qu'en vain je sollicite,
Oh ! j'aurais tout quitté : renom, titres, grandeur,
Vanités d'ici bas, qu'on nomme... le bonheur,
Pour vous, sacrifiant... tout, jusques à la gloire,
Justement orgueilleux d'une unique victoire,
Ma seule ambition eût été d'être aimé,
Aimé du même amour dont j'étais enflammé !...
Oui, malgré tout l'éclat dont mon nom s'envi-

[ronne,

J'aurais avec bonheur ôté de ma couronne
Tous les brillans fleurons conquis jusqu'à ce jour,
Pour n'en garder qu'un seul... le plus beau !...

MARGUERITE, à part. [votre amour !
Mon amour !... Oh ! ma mère !...

JEAN.

Et quand, dans les batailles,

Je courais affronter de nobles funérailles,
Quand, d'un sultan vainqueur, prisonnier in-

[dompté,

Je bravais, hautement, la voine autorité ;
Quand, Bajazet, lui-même, admirant mon courage,
N'osait de son captif prolonger l'esclavage,
Et que le peuple, alors, comme un suprême honneur
Ajoutait à mon nom, le nom de Jean-sans-Peur !...
Le ciel m'en est témoin, ma plus douce espé-

[rance,

Celle qui, dans l'exil, soutenait ma constance.
C'était de retrouver, en revenant à vous,
Un nom plus cher encor... celui de votre époux...

MARGUERITE.

Oh ! oui, de vos bienfaits je garde la mémoire,
J'ai toujours partagé vos honneurs, votre gloire ;
L'éclat de votre nom sur mon front rejaillit,
Et de tous vos exploits mon cœur s'enorgueillit :
Oui, vous fûtes pour moi l'époux le plus fidèle,
Et ma reconnaissance, en étant éternelle,
Vous paierait encor mal et moi moins que je ne veux
De tout ce que je dois à vos soins généreux.

JEAN.

Arrêtez !... arrêtez !... c'est encore un parjure !

MARGUERITE. [jure ?

Monseigneur, par quoi donc voulez-vous que je
Se défende, mon Dieu ! n'est-il donc plus permis ?
Un parjure !... Jamais mon cœur n'en a commis.

JEAN.

Jurez donc par celui qui va venir, madame...
Eh bien !... vous vous taisez... La fierté de votre

[âme,

Comme tous vos sermens, s'envole au mot d'amour :
La justice de Dieu, maintenant, à son tour.

MARGUERITE.

Non, monseigneur, croyez que je suis innocente :
Qu'à m'écouter un peu votre pitié consente ;
Ne me repousser point !... Mais, vous me faites

[peur !...

Ce n'est pas vrai, mon Dieu !... Mais qui donc,
[monseigneur,

M'a pu jeter au front semblable talonnie ?...
Dites ! dites-moi donc quel funeste génie
Souffla dans votre cœur un soupçon si fatal...
Ou plutôt, dites-le, c'est un crime idéel ?

JEAN, montrant le médaillon.

Récusiez ce témoin par un nouveau blasphème :
Celui qui me l'a dit, regardez... c'est vous-même !

(Il brise le médaillon.)

MARGUERITE. [appui !

Trahie !... Ah ! monseigneur, soyez donc mon
JEAN. [lui !

Alors, c'est donc bien vrai ? votre amant c'était
MARGUERITE.

Ah ! daignez m'écouter... ouvrez votre cœur :
Je vais vous dévoiler mon âme tout entière,
Vous dire, comme à Dieu, toute la vérité.
Vous jugerez alors de ma sincérité...

Après, vous me tuerez, si je suis criminelle...

Je n'ai jamais cessé de vous être fidèle ;
Cet amour, si jadis mon cœur l'a partagé,
Toujours par le devoir ce cœur fut protégé ;
J'ai gardé votre honneur ; votre nom est sans

[tache :

Non, dans ce grand combat, je n'ai pas été lâche ;
J'ai triomphé de tout... même du souvenir,
Et puis vous regarder en face, sans rougir !

JEAN.

Et ce portrait ?

MARGUERITE.

Hélas ! il n'a que ce seul usage :

Je pourrais l'occulder avant mon mariage ;
C'est la seule faveur qu'il ait pu m'arracher,
Et je la lui donnai, sans jamais m'en cacher.

JEAN.

d'admettre, en vérité, tant de rose et d'amour :
C'est pour votre passé que vous demandez grâce,
Lorsque vous attendez, madame, en ce moment
L'homme qui doit venir !...

MARGUERITE.

Mais qui donc ?

JEAN.

Votre amant !

MARGUERITE.

Mon amant ? mon amant en ces lieux... tout à
JEAN. [l'heure ?

Votre plus grand tourment est qu'ici je demeure ;
Ma présence est gênante en un pareil instant !

MARGUERITE. [tant !

Mais que voulez-vous dire ?... Ah ! je veille pour
(L'horloge sonne.)

JEAN.

Et, n'entendez-vous pas cette cloche qui sonne ?

Que le duc soit sauvé !... Je meurs... mais il est
[mort !...]

JEAN, entraînant Marguerite à la fenêtre.
Regardez ce cadavre et pleurez sur son sort...
Et maintenant à moi de punir sa complice...
La mort vous sépare ! que la mort vous unisse !
(Il lève son poignard.)

CANNY.

Arrêtez ! monseigneur... Celle qu'il faut punir,
(Il indique le cabinet à gauche.)
Elle est là... Valentine... Elle ! qui doit mourir.
(Tirant le billet de son sein.)

Lisez ceci...

MARGUERITE, pendant que Jean-sans-Peur lit.
Ma lettre !... Ah ! trahison sanglante !...
Le calomniateur... c'est cet homme.

JEAN, après avoir lu.

Innocente !...
Mais qui donc a tramé ce complot odieux ?
Réponds, réponds !

CANNY.

C'est moi.

JEAN, à Canny.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

CANNY.

[France ;
Mon poignard, monseigneur, vous fait régent de
Prenez donc le pouvoir... j'emporte la vengeance.
(Il meurt.)

JEAN.

Emporte donc aussi mon bonheur sans retour...
J'ai gagné le pouvoir, mais je perds son amour !

FIN DE JEAN DE BOURGOGNE.